



DEPUIS 1924

BANQUE
DELUBAC & CIE
EXPERTS ET INDÉPENDANTS



LE BILLET DE LA BANQUE

MARS 2020

CORONAVIRUS & MONDIALISATION

On l'entend de plus en plus, la crise du coronavirus démontrerait les limites de la mondialisation, certains en profitent même pour la dénoncer en bloc. Il est vrai que le quasi arrêt de l'économie chinoise a provoqué la désorganisation de nombreuses chaînes d'approvisionnement à travers le monde, et certaines dépendances excessives (médicaments, masques de protection) s'avèrent effectivement dommageables. Faut-il pour autant remettre en cause le libre-échange ?

Revenons à la source théorique qui justifie le libre-échange international, il s'agit de la théorie de l'avantage comparatif formulée par l'économiste britannique David Ricardo en 1817 dans ses Principes de l'économie politique et de l'impôt.

Dans un contexte de libre-échange, explique-t-il, chaque pays a intérêt à se spécialiser dans la production pour laquelle il dispose de l'écart de productivité le plus fort en sa faveur, ou le plus faible en sa défaveur, comparativement à ses partenaires.

Dans un contexte de libre-échange, explique-t-il, chaque pays a intérêt à se spécialiser dans la production pour laquelle il dispose de l'écart de productivité le plus fort en sa faveur, ou le plus faible en sa défaveur, comparativement à ses partenaires.

Lorsqu'un pays se spécialise dans la production pour laquelle il est comparativement le plus avantageux, ou le moins désavantagé, plutôt que de fonctionner de manière autarcique, il est assuré d'être gagnant au jeu du commerce international, et de s'enrichir. Ce principe de la division du travail, qui forme l'un des piliers du capitalisme, apporte un gain à toutes les sociétés. Dans son ouvrage, Ricardo prend l'exemple de deux pays, la Grande-Bretagne et le Portugal, et de deux produits, le drap et le vin. Suivant les chiffres qu'il propose dans cet exemple simplifié, il en déduit qu'il est rentable et bénéfique pour la Grande-Bretagne de ne fabriquer que du drap, et pour le Portugal de ne produire que du vin.

Mais les choses sont-elles aussi simples dans la réalité ? Comme le fait justement remarquer Nassim Nicholas Taleb dans Antifragile : « L'analyse de Ricardo suppose que le prix du vin sur le marché comme des coûts de production, restent constants » (Les Belles lettres, 2013, page 542). Le risque est exclu du raisonnement, ainsi que les Cygnes noirs, du nom de son ouvrage précédent, qui l'a rendu mondialement célèbre. Les Cygnes noirs sont des événements extrêmes, bouleversants, imprévisibles, mais qui se produisent toujours plus souvent qu'on ne le pense, spécialement si l'on reste mentalement dépendant d'une vision où le hasard se répartit sagement autour de la moyenne, comme l'indique la courbe de Gauss (ou courbe en cloche, loi normale), ce qui ne correspond pas à la réalité économique, et tout simplement humaine.

Une théorie qui fait l'impasse sur les variations de prix et de production, voilà qui est problématique. Taleb cite l'exemple de la mauvaise récolte de pommes de terre qui causa la Grande famine en Irlande entre 1845 et 1851 et entraîna la mort d'un million de personnes et l'immigration d'un autre million. Ricardo aurait pu se rappeler du blocus continental que Napoléon infligea au Royaume-Uni entre 1806 et 1814, juste avant que son ouvrage ne paraisse, et qui aurait pu tourner en famine. La monoculture peut s'avérer mortelle et, en tout cas, elle nous rend fragile. Dans la nature, les probabilités sont instables ou inconnues avertit Taleb, la spécialisation n'est pas une mauvaise chose en soi, mais seulement en ayant une compréhension étendue du risque.

Taleb l'affirme : « Je crois vraiment que Ricardo a raison en dernière instance, mais pas si l'on se réfère aux modèles présentés » (le sien, celui de Paul Samuelson, qui le perfectionne dans les années 50). La modélisation a tué l'intuition de départ en quelque sorte. Le penseur et mathématicien libano-américain défend au contraire la stratégie des petits-pas : « Organiquement, les systèmes sans contrôle descendant se spécialiseraient progressivement, lentement, et, sur une longue période, par la méthode d'essai-erreur, acquerraient la bonne quantité de spécialisation – non grâce à quelque bureaucrate utilisant un modèle. Je le répète, les systèmes font de petites erreurs, la conception de grandes. » L'application forcée du modèle de Ricardo par un planificateur central entraînerait une explosion, et son application par des dirigeants – de multinationales ou d'État – à la vision trop courte, provoque les multiples incidents sur les chaînes logistiques auxquels nous assistons avec la crise du coronavirus.

« Laisser le bricolage opérer lentement conduirait à la rentabilité – une véritable efficacité » recommande Taleb, qui dénonce la fascination pour la spécialisation à tout prix : « Le concept de spécialisation, qui a obsédé les économistes depuis Ricardo, fait exploser les pays quand il est imposé par des décideurs, puisqu'il expose les économies aux erreurs ; mais il fonctionne bien quand on y aboutit progressivement par des moyens évolutifs, avec de bons amortisseurs et des niveaux de redondance. »

Ce n'est pas le libre-échange qui est en cause, même pas la spécialisation des économies, mais une conception trop frustrée du risque. Les notions de redondance et de résilience doivent faire pleinement leur entrée dans les sciences du management, car l'optimisation forcée génère des fragilités masquées qui peuvent s'avérer très coûteuses, et même mettre l'entreprise en péril.

Et quant à la mondialisation elle-même, certes elle a permis la transmission du virus, mais rappelons qu'à l'époque où elle n'existait quasiment pas, seulement à travers quelques fils ténus, les épidémies étaient bien plus fréquentes et meurtrières, les ravages de la peste remontent à l'antiquité, couvrent tout le Moyen Âge et se prolongent jusqu'au XVIII^e siècle, l'histoire en témoigne tragiquement. Le libre-échange a permis une hausse du niveau de vie dans toutes les régions de la planète (spécialement en Chine qui a ainsi pu affronter le coronavirus avec toutes les technologies médicales modernes), la production agricole et l'hygiène ont fait des progrès déterminants, les famines et les grandes épidémies meurtrières appartiennent au passé même si, attention, le Cygne noir peut toujours apparaître. Mais ce qui sera au contraire un pur produit de la mondialisation, et dont nous pourrions être fiers, c'est le vaccin, que l'on entrevoit déjà, résultat d'une intense collaboration entre les centres de recherche de la planète, une opportunité dont ne bénéficiaient pas nos ancêtres.